

CRITIQUE CD événement. LISE DAVIDSEN / Live at the Met (James Baillieu, piano). Richard Strauss, Schubert, Sibelius, Wagner... (1 cd Decca classics – récital sept 2023)

Le récital New Yorkais de la diva norvégienne LISE DAVIDSEN déploie en septembre 2023 ses indiscutables qualités vocales et dramatiques. En amorce, les 2 premiers airs italiens plongent dans la douleur et la désespérance tragique : Tosca et sa prière éplorée, puis « Morro, ma prima in grazia » d'Amelia dans Un Ballo in maschera, autre âme amoureuse démunie et détruite... La diva nordique fait valoir la puissance de son organe, son souffle et ses aigus illimités (parfois trop vibrés). L'intensité, l'expressivité, la couleur doloriste d'une indiscutable acuité parfois sauvage et violente, saisissent immédiatement.



Pour autant ce n'est pas chez les héroïnes romantiques italiennes que la diva révèle ses pleines capacités. Plus à son aise, dans les grandes phrases lyriques des **lieder de Richard Strauss**, Lise Davidsen convainc davantage dès la déclaration de « Zueignung » ; rêveuse et enivrée, plus proche du texte dans le moins connu et si peu chanté « Allerseelen ».

Bon choix suivant : les deux lieder plus développés et complexes, aux harmonies à la fois inquiètes et rayonnantes « Befreit » puis l'éveil extatique de « Morgen » soulignent l'essor vocal d'une voix surpuissante, au format wagnérien, isoldien, dont la couleur et le style compensent l'acuité d'une exceptionnelle intensité directe.

Les 3 Schubert convainquent tout autant car plus encore soucieux du texte, la cantatrice recalibre son émission et tout son métier expressif selon l'intimisme rentré de l'immense Franz : « An die Musik » poursuit le rêve de « Morgen », suggérant tout un monde lointain, inaccessible mais présent ; entre onirisme feutré et franchise, Lise Davidsen exprime idéalement l'intranquillité tragique de la plus dramatique « Gretchen am spinrade »...

Belle révélation que les 3 mélodies du cycle original de 5 signées Sibelius, alliant ivresse lyrique et intensité dramatique (la n°4 « Var det en dröm? »), l'écriture semble taillée pour le diamant miroitant, éclatant, sauvage de la diva.

Le Kalman (air orientalisant de Sylvia) envoûte et hypnotise par les arabesques de plus en plus rythmiques de sa Czarda

endiablée, aux aigus délirants, idéalement assumés pour le plus grand bonheur du public. Piquant, léger « I could have danced all night » de Loewe exprime le désir d'ivresse de la délicieuse Eliza Doolittle.

Le seul **Wagner**, référence au répertoire que la diva maîtrise tout à fait, l'air d'Elisabeth de Tannhäuser à l'acte I (« **Dich, teure Halle** ») convoque immédiatement par la sureté des aigus et l'intensité du chant, la détermination de la jeune femme amoureuse : brio éclatant, timbre diamantin, aux aigus impérieux... aucun doute, la soprano est une wagnérienne née.

Le récital de plus en plus convaincant, dans une émission souveraine s'achève dans l'esprit du rêve et la prière de son compatriote, **Grieg** (« Vären »), dont la gravité tout en pudeur semble chez elle couler de source, jaillissante et subtilement nuancée. Un régal.

CRITIQUE CD événement. LISE DAVIDSEN / Live at the Met (James Baillieu, piano). Richard Strauss, Schubert, Sibelius, Wagner... (1 cd Decca classics – récital sept 2023) – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2026



ALICE SARA OTT joue le Concerto pour piano de GRIEG

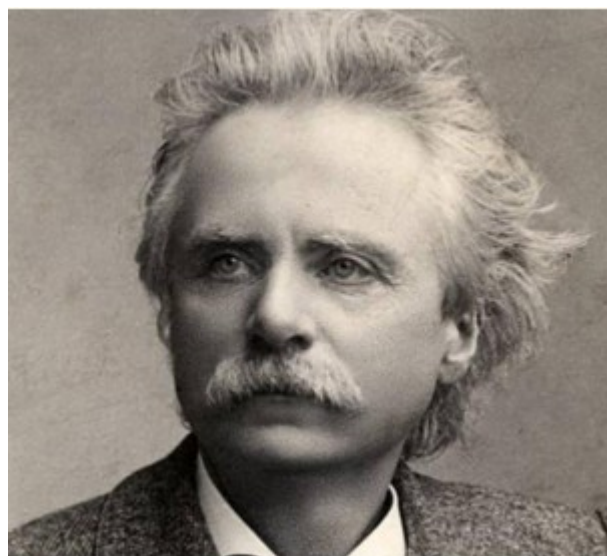
ARTE, dim 3 fév 2019.
Alice Sara OTT joue GRIEG.

Trentenaire, la pianiste nippo-allemande **Alice Sara Ott** – née à Munich en 1988, occupe l'affiche du concert retransmis sur **ARTE, dim 3 février 2019 à 17h30**, un direct depuis la folle journée de Nantes 2019 dont le thème générique pour sa 25^e édition, est « Carnets de Voyage ». La lolita eurasiennne qui joue pieds

nus, si elle ne surprend guère dans le choix de son répertoire – germanique et romantique auquel il faut ajouter l'inévitable et incontournable Chopin, ose renouveler l'expérience même du concert, affichant une décontraction qui reste évidemment très professionnelle. Pourtant ses Liszt sont loin d'égaler l'imagination frénétique et puissante de son confrère lui aussi chez DG Deutsche Grammophon, le russe autrement plus



attachant Daniil Trifonov. Pour autant, ayant porté et défendus les couleurs de la musique française du XX^e dans son dernier cd sous l'étiquette jaune (« Nightfall »), la pianiste ne s'en laisse guère conter et son talent, réel, pourrait nous surprendre dans ce programme nantais qui comprend le Concerto pour piano de Grieg, solide partition éperdue et romantique, et pilier du répertoire à l'égal de celui de Tchaïkovsky ou du 1^{er} de Brahms. Avec l'orchestre national du Tatarstan.



Le Concerto pour piano de Grieg est composé en 1868, il n'a que 25 ans, pendant un séjour au Danemark (Sollerod), épisode plus clément et doux que sa Norvège natale. Toute la partition en trois mouvements (Allegro molto moderato / Adagio / Allegro moderato molto e marcato) exprime le bonheur familial que le jeune auteur vit

alors avec son épouse et leur fille. Comme le Concerto de Schumann écrit en 1858, lui aussi sous le sceau de l'amour (pour Clara Schumann), le Concerto de Grieg est aussi en la mineur. Il n'est pas improbable que l'élan irrésistible de Schumann ait inspiré la plume de Grieg qui mêle aussi des motifs propres au folklore norvégien. Créé à Copenhague en avril 1869, le Concerto frappe fortement le jeune Arthur Rubinstein, présent à la création qui en sera un interprète et un défenseur des plus inspirés. A l'écoute de la douceur intérieure de Grieg, le pianiste sait à la différence de bien des pianistes récents, écarter toute grandeur démonstrative...

VOIR ici Arhur Rubinstein jouer le Concerto pour piano de GRIEG,

avec cette simplicité et la recherche d'un son intérieur qui le caractérise...

https://www.youtube.com/watch?v=I1Yoyz6_Los